

PAR
Alix Vermande

Arrivé de Suisse il y a un an, Nicolas Schweiger a rallumé à Aurillac, dans le Cantal, un feu que l'on croyait éteint en France. Dans l'ancien haras de la ville, il coule au charbon des cloches uniques, pour les troupeaux, les maisons et les collectionneurs.

Le feu crépite bruyamment. Sous la lumière crue des néons, dans une vieille cuve d'acier calée contre un mur noirci, le charbon s'embrase sous le souffle d'un aspirateur détourné de son usage. L'air sent déjà la terre chaude et le soufre. Une bétonnière malaxe le sable, un vieux congélateur sert de bac, un compresseur rouge ronronne dans un coin. « *99 % de ce que vous voyez dans mon atelier, c'est de la récup* », précise Nicolas Schweiger, qui n'a parfois même pas besoin de se déplacer pour s'approvisionner. « *Le nombre de fois où je suis arrivé devant mon atelier et où j'ai découvert des tuyaux, des poêles, des gens venus me donner des matériaux !* »

À 33 ans, ce Suisse installé dans le Cantal est l'un des derniers fondeurs de cloches de France. Ses productions sont appelées des « clarines ». « *C'est important d'être précis ! D'ailleurs, je suis un saintier.* » Le mot vient de l'ancien français « sain », qui désigne une cloche. « *Dans le pays, il y a cinq ou six entreprises qui font de la fonderie industrielle, notamment pour les cloches* », ajoute-t-il. Lui travaille seul, à l'ancienne, quitte à dormir sur place. « *Le matin, un petit pain, un fruit, un café, et je recommence.* » Svelte, le corps sculpté par ces journées de travail sans horaires, il a le regard pétillant, celui d'un enfant. Son nom, Schweiger, signifie « le Silencieux » en allemand. L'ironie est savoureuse, tant le fondeur est bavard et rit fort.

Tout commence devant un tableau blanc, sous l'inscription « *Commandes en cours* ». « *Qu'est-ce qu'il veut, le client ? Une cloche d'art ? Une cloche pour accrocher à la porte ? À une bête ? Pour qui ? Quelle inscription ?* » Des interrogations qui ont longtemps jalonné son propre chemin de vie. « *Ce que je voulais faire de ma vie ? Aucune idée.* » Son père travaille dans la banque, sa mère, chez Nestlé. « *Chez nous, tout le monde était dans des bureaux.* » Lui rêve d'autre chose. « *J'ai toujours adoré bricoler et j'ai été un peu attiré par le feu.* » Après le lycée, il travaille, voyage, puis vient la question fatidique : « *Et maintenant, tu as 20 ans, tu fais quoi ?* » Sur la bourse de l'emploi défilent les postes à pourvoir : employé de commerce, monteur de pneus… puis une ligne inconnue : fondeur-mouleur. « *Je me demande ce que c'est et je regarde une vidéo : pas mal, c'est manuel.* » Le premier jour, la poussière dans l'atelier est si épaisse qu'il « *pouvait la couper au couteau* ». Le deuxième, il façonne son premier moule, un aigle. Le cinquième, il lance : « *Il faut que je signe où ?* »

Sur les étagères s'alignent des dizaines de gabarits, du grelot à la pièce de collection. « *Ça, c'est ma batterie de cloches, toutes les tailles possibles et imaginables. Mon catalogue.* » Ses formes, il les a dessinées avec un ami imprimeur 3D, en s'inspirant d'une cloche de Schöpfer. « *C'était le pape des fondeurs de cloches, entre 1850 et 1910. Il accordait ses cloches avec un violon à côté, parce qu'il avait l'oreille absolue. Il prenait son sable dans une moraine, au pied d'un glacier.* »

Place au moulage, l'étape reine. Au fouloir pneumatique, qui crépite comme une mitraillette, il tasse le sable rouge dans un caisson autour du modèle, pour le galbe extérieur. Un second moule, en négatif, formera l'intérieur, avec l'encoche de l'anse. Les lettres s'impriment une à une dans le sable, à l'envers. Puis les deux moules sont superposés au millimètre près. « *Il faut être très méticuleux dès le départ, car chaque erreur peut être fatale.* » Puis le feu prend le relais. Nicolas Schweiger fond au charbon, jamais au gaz. « *Je suis le seul en France à le faire comme ça.* » Le bronze, alliage de cuivre et d'étain, fond à 1290 °C. Quand le cuivre cède, les flammes virent au vert.

Le feu a aussi rythmé ses années d'errance. Après avoir travaillé comme chef d'équipe dans une grande fonderie d'acier puis dans une fonderie près de Zurich, il se fait recruter par la directrice d'une école de cirque pour ses spectacles de feu. Il tourne six mois avec la troupe, rencontre une femme en chemin, et tous deux montent leur propre spectacle, à bord d'un petit camion qu'ils ont réparé. Le Covid les retient six mois dans le désert du Sahara. Suivront Bruxelles, Amsterdam, La Réunion, Mayotte, et 20 000 kilomètres à moto à travers le Mexique. Il tente alors un retour dans l'industrie – une journée, pas plus – avant de reprendre la route, celle de Compostelle, de Porto à Saint-Jacques. Au bout du chemin, une évidence s'impose. « *Il y avait toujours cette fille dans ma tête, donc je l'ai suivie ici.* » Ce sera le Cantal, en 2025, son seul sac sur le dos.

Pour la coulée, Nicolas Schweiger a ses règles, qui versent parfois dans l'ésotérisme : « *Tu ne coules pas une cloche à la pleine lune.* » Lunettes de protection sur le nez, tablier de cuir tombant jusqu'aux genoux, il plonge dans les braises deux longues pinces croisées. Il en extrait un creuset d'un orange si vif qu'il semble éclairer l'atelier à lui seul. Désormais, plus un mot. « *Une fois que le feu est à fond, il ne faut pas se rater.* » Le métal s'écoule en un filet de lumière dans un moule tenu par des serre-joints. Une flamme lèche le couvercle, une fumée âcre s'élève. « *C'est comme un ballet qui va commencer.* »

« J'avais appris la fonderie mais personne ne m'a appris à faire des cloches. Je suis un autodidacte. J'ai cherché un peu partout, parfois sur des images en noir et blanc »

Nicolas Schweiger

Après une à deux heures de refroidissement vient le démoulage, l'heure de vérité. Ce matin-là, il brandit trois petites cloches encore soudées à leur grappe de bronze, comme des fruits sur leur branche. Mais le sable réserve aussi ses déconvenues. Nicolas exhibe une pièce fendue. « *La dernière des cloches pétées. Le sable n'était pas assez tassé ici, et le métal s'est engouffré dans la fissure.* » Sur un mur, des bâtons comptent les réussites et les échecs.

Ses débuts cantaliens n'ont pas été simples. Il trouve une chambre à Aurillac, un poste de professeur d'arts appliqués, et occupe un cabanon prêté, à Marmanhac. « *Le sol était inondé, pas plat, en terre battue. Mon père a toujours appelé ça "un trou à rats".* » Très vite, il fait un constat limpide : aucune fonderie à la ronde, mais des vaches partout, dans un département qui en compte trois fois plus que d'habitants. Il décide de monter son atelier. « *J'avais appris la fonderie mais personne ne m'a appris à faire des cloches. Je suis un autodidacte. J'ai cherché un peu partout, parfois sur des images en noir et blanc.* » Les premières « *sonnent comme des casseroles* ». Il sourit : « *Il faut être un peu fou, quand même.* »

Reste à trouver le son. Ébarbée, polie, la cloche passe enfin l'épreuve du premier coup. Celles de Nicolas ont vite trouvé un écho dans la région. Des villages de Corrèze lui en commandent pour leurs comices agricoles. Sa fonderie mobile – « *deux tables et une prise suffisent* » – l'emmène dans les fêtes de village, où il a déjà coulé cinq fois en une journée, sous les yeux d'une trentaine de curieux. Trois ou quatre mois après avoir commencé son activité, le président du conseil départemental du Cantal, Bruno Faure, l'appelle. « *Il m'a dit : "Si tu as besoin d'aide, on te soutient."* » L'élu lui propose de s'installer à titre temporaire dans l'ancien haras d'Aurillac. « *Son savoir-faire s'inscrit pleinement dans notre patrimoine, tant nous sommes un département d'élevage*, explique Bruno Faure. *Les éleveurs peuvent désormais trouver des cloches artisanales fabriquées à quelques kilomètres de leurs bêtes.* »

Julien Lalande, éleveur de vaches laitières à Roannes-Saint-Mary, s'est rapidement lié d'amitié avec le fondeur, qui a fabriqué une cloche pour son mariage. « *Avec un petit artisan, on peut se permettre une commande sur mesure, et voir notre cloche se faire*, se réjouit le Cantalien. *Ma cloche, je l'ai vue du début jusqu'à la ressortie, au dernier moment. C'est ce qui est magique.* » Depuis, il en achète régulièrement à l'atelier, où il peut passer « *deux heures à tourner* » pour écouter les cloches. « *Ce qu'on reproche aux cloches industrielles, c'est d'avoir trop d'épaisseur. On adore la cloche, mais on respecte nos animaux.* » Il traque surtout le son : « *Quand vous entendez une cloche, moi, je l'entends encore cinq ou six secondes après. Il y a une résonance dans l'air, et c'est la résonance qui est la plus belle. Nicolas est arrivé de nulle part : pour le département, c'est une vraie richesse.* »

Vendues entre 200 et 1 000 euros, ses cloches quittent fréquemment les frontières cantaliennes et s'exportent chez des collectionneurs, au Salon de l'agriculture ou jusque dans d'autres pays d'Europe. L'Auvergnat d'adoption, qui partage son savoir-faire sur ses réseaux sociaux, rêve d'accueillir des élèves, de « *faire revivre* » le haras, d'y ouvrir une galerie. Il pourrait gagner bien plus en Suisse dans un autre travail. « *Mais est-ce que c'est ce que je veux ? Non. Je fais ça pour l'amour du bronze, du feu, et pour créer de nouvelles choses.* » D'un geste, il frappe une cloche tout juste sortie du sable. La note s'élève, ronde et claire, puis s'attarde longtemps dans l'air tiède de l'atelier. Le Silencieux a trouvé sa voie. ■